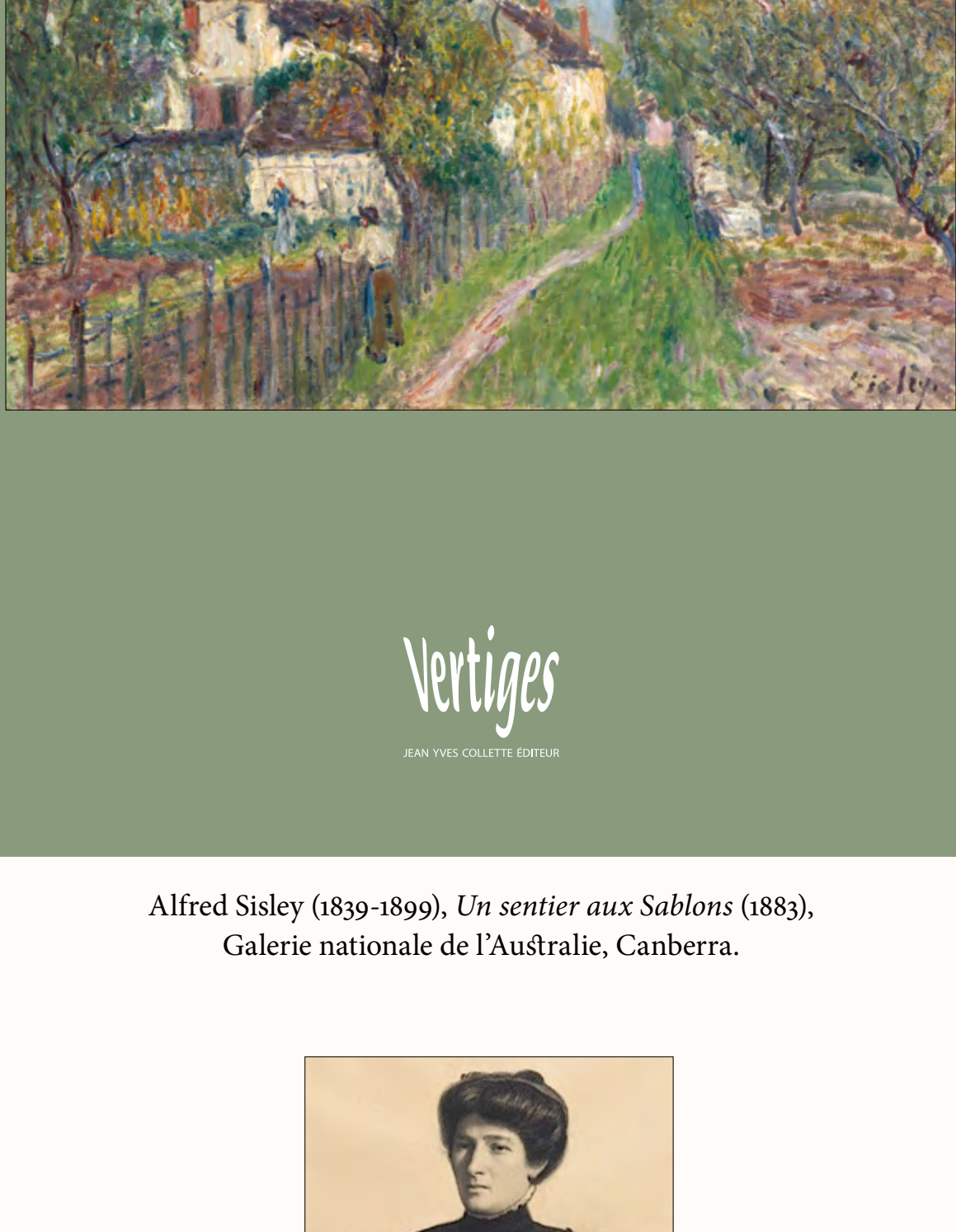


Augustine Bulteau

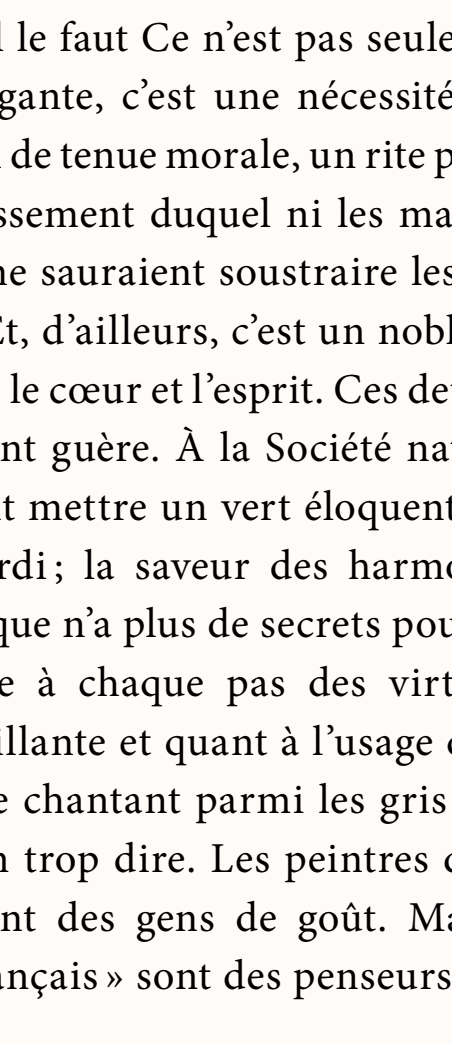
Les Pierres du chemin



Vertiges

JEAN-YVES COLLETTE ÉDITEUR

Alfred Sisley (1839-1899), *Un sentier aux Sablons* (1883),
Galerie nationale de l'Australie, Canberra.



Fernand Khnopff, *Portrait d'Augustine Bulteau* (1860-1922), vers 1893,
The Cleveland Museum of Art, États-Unis.

Les Pierres du chemin

AU MOIS DE MAI, il convient de s'intéresser à la peinture. Que cela vous amuse ou non, on va aux Salons il le faut Ce n'est pas seulement là une habitude élégante, c'est une nécessité, un devoir, une question de tenue morale, un rite presque sacré à l'accomplissement duquel ni les maladies ni les désespoirs, ne sauraient soustraire les gens qui se respectent. Et, d'ailleurs, c'est un noble plaisir qui perfectionne le cœur et l'esprit. Ces deux Salons ne se ressemblent guère. À la Société nationale, tout le monde sait mettre un vert éloquent à côté d'un rouge assourdi; la saveur des harmonies feuille morte et brique n'a plus de secrets pour personne; on rencontre à chaque pas des virtuoses de la nuance défaillante et quant à l'usage qu'on fait de la note jaune chantant parmi les gris discrets, on ne saurait en trop dire. Les peintres de la Société nationale sont des gens de goût. Mais aussi les « Artistes français » sont des penseurs!

La fréquentation des penseurs est hygiénique; elle réveille et inquiète la conscience, excite la mémoire, dégage les rapports cachés. Ces Artistes français ont lu les poètes, fouillé l'histoire, plongé au profond du cœur humain. Ils se préoccupent de nous instruire, de nous améliorer. Avec eux, nous apprenons à ne pas nous satisfaire d'une touche spirituelle, d'un dessin magnifique, d'un bel accord de couleurs, de tout ce qui enfin constitue le métier du peintre. Ils nous orientent vers la philosophie, nous forcent à réfléchir par l'intensité ou la délicatesse d'intention qu'ils mettent dans les choses les plus simples.

Quel raffinement d'esprit, partout! Voici, dans un paysage d'un vague exquis, une jeune femme fort élégante, vêtue d'une robe moderne, et grecque pourtant; elle est assise sur un mur, les jambes pendantes, pliée en deux par le poids de sa rêverie. D'abord on se demande qu'a-t-elle? que fait-elle sur ce mur? Mais, ayant ouvert le catalogue, on lit: *Soir de mai; portrait de mademoiselle X.* et tout de suite on est sur le point de comprendre. Et cet autre portrait de femme une charmante personne au vif regard malin, coiffure Directoire, robe blanche discrètement décolletée, robe de petit dîner; ainsi vêtue, la dame court dans des feuillages, elle a une palette au pouce gauche, un pinceau dans la main droite, elle fait un geste qui semble dire « C'est comme ça, je n'y peux rien! » Encore un coup d'œil au catalogue; cela s'appelle *La Passionnée d'art*. Serions-nous aussi bien renseignés sur le caractère de cette dame si le portraitiste l'avait, sans commentaire, tranquillement posée dans un fauteuil? Non, certes! Un portrait encore qui séduit par son ironie subtile. C'est un monsieur assis sur un canapé. Rien n'est plus ordinaire, semble-t-il? Eh bien, pas du tout Cela s'intitule *Repos*. Or tout bouge et s'agite autour de cet homme; les sculptures de la boiserie s'élancent, les broderies du coussin frissonnent, les veines de l'acajou le canapé est en acajou palpitant, tout, jusqu'au drap de sa redingote, remue, rien ne veut rester en place, chaque touche exprime l'inquiétude universelle; mais l'homme se repose, il veut se reposer, et parmi tout ce mouvement une seule chose est inerte son visage, un visage lourd comme la pierre. C'est vraiment le repos, c'est le repos même. N'exprime pas qui veut d'aussi pénétrantes antithèses.

La tendance de cette exposition est indiscutablement moralisatrice. Sans doute on y voit un grand nombre de gens qui s'embrassent dans des bateaux, mais le caractère même des paysages où se passent ces tendres scènes garantit leur parfaite chasteté. Quant au nombre presque déconcertant de femmes nues qui se rencontre là, il s'explique, je crois, par un patriotique désir d'illusionner les étrangers sur le climat de la France. Mais que de femmes nues! Il y en a dans l'eau, sur des coussins, dans l'herbe, au bord des mares, sur des puits, dans le ciel, dans des ateliers, il y en a surtout qui sont accompagnées de très gros chiens. La mode est à la femme nue avec gros chien. Évidemment cela veut dire quelque chose, mais le catalogue ne m'ayant fourni aucune lumière, je ne sais pas encore quoi. Les tableaux militaires, par contre, sont assez rares. Tous remarquables, tant par leur excellente exécution que par la petite pancarte où se lit un « acquis par l'État » qui fait plaisir aux amateurs d'art. Une baisse aussi sur les « Tentations », en ce qui concerne la quantité naturellement, car, quant à la qualité! En voici une des plus émouvantes. Le saint n'est pas, comme d'habitude, un vieux monsieur respectable, mais un jeune homme qui, visiblement, jouit d'une santé robuste. Comme il est au désert, il va de soi qu'il ne porte pas le moindre costume s'il n'avait quelques brins de paille dont, du reste, il tire un excellent parti, on pourrait dire qu'il est complètement dévêtu. Ce pauvre saint se tord au milieu de dames indiscreètes et de gentilles petites chèvres blanches. Son émotion est telle que et cela ajoute beaucoup d'expression à la scène... il s'est déboîté l'épaule gauche. Mais il sera vainqueur, en fin de compte, car un ange en fumée lui parle dans les cheveux.

Puis il y a les tableaux historiques. Spirituelles anecdotes comme ce Napoléon organisant la bataille d'Austerlitz. Pour être mieux à son aise, le conquérant a ôté ses gants, puis ses jambes, les a jetés autour de lui, et, debout sur son ventre, si on osait ainsi parler, promène son doigt nerveux sur une carte. Ce Napoléon sans jambes, cela signifie, on le comprend aisément, qu'une pareille tête suffit à tout, et c'est délicat cet hommage au génie.

Il y a encore des tableaux d'histoire tragique, comme l'An mille. Nous sommes avertis que la peste règne et nous le voyons bien, sa terreur est partout, dans le porche de l'église où entre la procession qui va implorer la clémence du ciel; dans le prodigieux trouble de l'évêque, que l'on voit de dos, et qui, éperdu, sans doute, s'est coiffé d'une mitre du quinzième siècle, tant il est vrai que les grandes calamités égarent les meilleures têtes. Tout est superbement pestiféré dans ce tableau, la couleur, les personnages et l'arrangement. Le vent de folie qui souffle sur cette heure terrible a apporté au premier plan une descente de lit en fourrure jaune et une casserole. C'est superbe et effarant. Pour se remettre d'une scène si poignante, on va vers les représentations de têtes pompeuses, ce *Banquet chez Théodora*, par exemple, superbe reconstitution du luxe byzantin. Ici l'on s'instruit sur des coutumes ignorées. C'est un plaisir de voir que déjà à cette époque on se servait de couteaux à poisson tout pareils aux nôtres, et que l'on mangeait déjà du raisin belge et de la *dundee marmelade*.

Rien n'est nouveau, ni les vases exquis de Falize, car en voici, ni les flambeaux *modern style* avec corps de femme fondus en chaperons molles, car en voilà rien, pas même les fleurs dont nous nous croyons les inventeurs, car, au bout de la table, dans un vase de chez Barbedienne, se dresse un gigantesque bouquet de Gloires de Dijon, de Jacqueminot, et de cette dernière venue, la rose « Liberty ». Toutes ces belles choses jettent dans la stupeur un Japonais invité par Théodof, qui ne peut s'en remettre, et cela se comprend assez.

Il y a bien des tableaux merveilleux à cette exposition. *La Destruction de Sodome*, parmi ceux-là.

Une page incomparable! On y voit des architraves écroulées sur des dames coupables, deux hommes, marron d'épouvante, qui filent à peaux de chèvres, emportant comme des paquets chacun un petit camarade fort effrayé, puis un vaste éclair en jaune de Naples, et enfin une pluie horrible de tous les chromes et de tous les cadmiums, mêlés à de redoutables bleus de Prusse: c'est le feu du ciel. Magnifique conception.

Elle est belle aussi, la pensée qui a dicté le *Piédestal!*

Une pyramide de crânes humains; tout en haut, un guerrier à cheval, au bord d'un toit; tout en bas, des veuves qui pleurent, des enfants mal portants qui jouent près d'un ruisseau de laque fine. Jamais on n'a exprimé avec plus de force et d'originalité l'horreur de la guerre.

Réfugions-nous dans la ville des songeries douces Venise, la chère Venise. Elle est ici sous tous ses aspects, brûlante, froide, romantique, contemporaine, au crépuscule, à l'aube, la nuit. Il y a des Venise empâtées, des Venise lisses. Il y a surtout une Venise grande comme nature! La gondole, l'eau, les pigeons, tout est grand comme nature, et c'est superbe vraiment. Dans la gondole, un monsieur et une dame visiblement américains rêvent, de l'air de gens qui ont mal déjeuné. Ils, sont en pleine lagune; les pigeons, dont ce n'est guère l'habitude, les y ont suivis et tourbillonnent autour d'eux. Ces deux Américains, ces pigeons et cette gondole paraissent singuliers. D'abord, on ne s'explique pas très bien d'où vient l'intérêt qu'ils inspirent. Il y a quelque chose? Le catalogue. Parbleu, je crois bien qu'il y a quelque chose... Savez-vous ce qu'ils font... ces Américains indigérés? Savez-vous où ils vont? Lisez « Dans le sillage de Musset... » Avez-vous compris? Ah! ne me dites pas que non!

On voudrait s'arrêter à chaque pas, car à chaque pas il y a quelque belle pensée à recueillir. On voudrait s'arrêter devant cette marine où flottent des têtes de bestiaux, car c'est *les Moutons de Panurge*, et devant cette perruque, ce dos, cette main et ces deux couronnes; de lauriers, car c'est Dante et Virgile regardant passer les adultères et devant ce tigre qui, tout en marchant sur un étang parmi des nénuphars, croque un paon empaillé, et devant cette pauvre femme dont les cinq enfants en haillons contemplent avec désespoir deux petits riches qui donnent insoucieusement du pain aux moineaux, touchant et curieuse leçon qui nous est offerte là On voudrait s'arrêter devant toutes les grèves tragiques, tous les cambrioleurs, tous les pirates, tous les poètes, devant chaque nouvelle formule de l'humanité donnée par tant de peintres graves et pénétrés. On ne le peut, le temps presse, et on s'en va plein de songeries. Quel bel art que la peinture!

Les Pierres du chemin,

un article d'Augustine Bulteau (1860-1922),
a paru dans le supplément littéraire du *Figaro* du 18 mai 1907,

sous le pseudonyme de Jacques Vontade.

ISBN : 978-2-89816-316-6

© Vertiges éditeur, 2021

— 1317 —

Dépôt légal – BANQ et BAC : premier trimestre 2021

Lecturiels

www.lecturiels.org